



Bernard Touati

Les Enfants
de Libertalia

roman

Bernard Touati

Les Enfants de Libertalia

roman

© Bernard Touati, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7264-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notre cause est brave, juste, innocente et noble, car elle se nomme liberté. Je suggère donc un drapeau blanc orné en sa pointe d'une Liberté et si vous en êtes d'accord, cette devise : A Deo, A Libertate.

Charles JOHNSON

Histoire générale des plus fameux pirates – 1724
harangue du capitaine Olivier MISSON à son équipage

La vraie vie est absente, nous ne sommes pas au monde.

Arthur RIMBAUD

Une saison en enfer

*En moi la conscience humaine s'est confondue avec l'instinct animal ;
je me souviens de tout, et je revis chaque existence en moi-même.*

Anton TCHÉKHOV

le personnage de Nina dans *La Mouette*

I.

LE RÊVE DE MADA

Nuit du 21 au 22 juin 1985

La décharge ondule sous la lune : à perte de vue l'océan tourmenté de dunes d'ordures et de déblais dont le vent soulève l'écume en rafales. Une silhouette gracile s'est détachée d'un bouquet d'arbustes violacés. Elle progresse prudemment, se faufile à ras de terre, à demi masquée par les touffes d'herbes sèches et les ronces.

Elle marque un arrêt à quelques mètres de la carcasse d'une roulotte carbonisée d'où s'échappent quelques volutes froides. Plus loin les broussailles portent les traces de fusillades, de lacérations, avec par endroits des flaques de sang noirci, et près de la piste caillouteuse, les empreintes furieuses des pneus de plusieurs gros véhicules.

La petite ombre fouille rapidement les alentours. Elle ramasse quelques objets, les fourre dans un sac plastique qu'elle boucle en un tournemain et détail en direction de la forêt. Un dernier coup d'œil en arrière et elle disparaît sous les arbres.

C'est un enfant d'une douzaine d'années pas plus, flottant dans un bleu de travail déchiré, trop grand pour lui. Il file sans bruit d'un pas léger, effleurant l'épaisse végétation des sous-bois, les sens aux aguets.

Le bruit de la rivière lui parvient enfin. Il dévale la berge, entre dans l'eau et se laisse porter par le courant, le sac tenu en l'air. À un coude, un bras de rivière se détache et s'enroule autour d'un éperon rocheux avant de poursuivre sa course. L'eau ruisselle le long d'un toboggan moussu et se jette dans un bassin évasé qui semble l'avaler.

Le gamin s'élance. Il déboule les deux pieds en avant dans une gerbe d'éclaboussures et reste quelques instants en équilibre, le sac à bout de bras.

Dans la clarté pâle de la lune, l'eau est froide, noire et profonde. Il prend une lente inspiration et plonge tête la première. Sous la surface un étroit boyau s'ouvre au flanc du bassin, il s'y glisse, nage comme il peut sur plusieurs mètres et émerge à bout de souffle dans une caverne naturelle.

— Hi !

Il est sain et sauf. Il rampe à moitié dans l'eau, le sac tenu sur la tête, et se hisse à pieds secs. Il y a là tout un bric-à-brac et une couche sommaire aménagée dans le creux de la pierre. Autour, une coupole assez vaste dont la voûte se recourbe avant de s'enfoncer sous terre.

Il enlève ses vêtements mouillés et s'enveloppe d'une bâche avant d'examiner son butin à la lumière d'une lampe torche : des espadrilles, un long canif à cran d'arrêt, une boîte de sardines, plusieurs sachets de bouillon de poulet, trois tranches de pain de mie, une boîte en métal contenant du café en poudre, et tout au fond, à l'intérieur des restes d'un sac de toile, un carnet, un carnet tout tordu et boursoufflé, en partie détruit par le feu.

« Je l'ai ! » murmure-t-il.

Il fait courir ses doigts sur la couverture rugueuse et ouvre le carnet. Une grosse écriture penchée remplit les pages épargnées par l'incendie. Il le feuillette les yeux brillants.

— Charlie...

Les événements des derniers jours défilent dans sa mémoire. La venue dans la décharge du garçon dégingandé à la nuque raide, porteur de rêves. La révolte. Les rires assourdissants et l'ivresse de la liberté. Et puis les coups de feu, les cris de terreur, les enfants qui tombent, fauchés. Et la fuite. Et alors qu'avec Charlie, ils avaient réussi à s'échapper, le moment terrible où ils ont dû se séparer.

Dans le carnet qu'il tient dans ses mains il est sûr qu'il y avait ce qu'il a besoin de savoir. Ce que Charlie ne lui a pas dit. Ce qu'il n'a pas voulu ou pas eu le temps de lui dire. Un passé plus ancien. Une histoire qu'il n'a racontée à personne et dont il ne reste que ces fragments à demi brûlés.

— Charlie

Son ventre vide émet un gargouillis. Il mélange du sucre blanc et de la poudre de café, en enfourne une cuillère pleine dans la bouche, la laissant doucement fondre.

Puis il rouvre le carnet au début.

Il a toute la nuit devant lui. Il commence la lecture à voix basse en suivant

chaque mot du doigt.

CHARLIE

1.

Je m'appelle Charles, Hippolyte ANDRÉ, j'ai treize ans et je suis né un jour de janvier sous un soleil brûlant au milieu des plantations de vanille, dans l'île Rouge nommée Madagasikara.

Je suis tombé de ma mère. Elle se tenait debout et je suis tombé d'elle avec un petit cri, la surprise peut-être ou le vertige de la lumière qui pénétrait d'un coup mes yeux et me mettait le feu à la tête. Ma mère avait peur de la nuit. Elle était en fuite, tu comprends ça ?

À quelques jours j'ai été volé par une femelle de lémuriens « danseurs » dont le petit était mort. Le soir même des chasseurs l'ont tuée. Ils se sont partagé sa fourrure, ils buvaient au goulot et riaient en se passant la bouteille de rhum « arrangé ».

Ils ne savaient pas qu'un bébé dormait au-dessus d'eux, bercé par la brise chaude.

Ventre-Saint-Gris ! Le gars mézigue donnerait cher pour voguer comme cette nuit-là sur le ciel criblé d'étoiles filantes et de poissons volants ! La femelle au pelage blanc éclaboussé de sang, m'avait caché dans les hauts feuillages d'un baobab, au milieu des cris d'alerte des guetteurs de sa bande. Et elle avait foncé vers les chasseurs en faisant ces sauts incroyables dont les lémuriens ont le secret ! Mais son numéro de voltige n'avait suspendu que quelques secondes la pression du doigt de la brute sur la détente du flingot.

C'est par hasard qu'un collectionneur de papillons m'a entendu pleurer le jour suivant et m'a ramené dans sa jeep au port de Diego Suarez. C'était un vieux célibataire, toujours dans les nuages, qui ne savait pas quoi faire d'un enfant, un enfant trouvé dans une cache de lémuriens et que personne ne semblait rechercher.

Alors il m'a confié à un couple d'aventuriers, trafiquant la topaze et l'aigue-marine, qui quittaient l'île Rouge pour gagner Marseille par bateau.

Sûr qu'ils devaient s'aimer ces deux-là ! Ils étaient venus depuis le Botswana en voyage de noces, et ils repartaient au bout de trois semaines avec un bébé tout neuf.

Dans une lettre à son père, détenu aux Baumettes ou dans je ne sais quelle prison française, lettre qu'elle n'envoya jamais, la jeune mariée racontait comment on m'avait découvert. Elle disait que j'étais l'enfant rêvé. Tu parles ! Elle n'avait pas eu à m'attendre, à souffrir les douleurs de l'enfantement, j'étais arrivé comme ça, tombé du ciel ! Un vrai tour de magie ! La magie qui se pointe des fois par surprise et éclaire cette vie de misère !

Elle se demandait qui étaient mes parents, s'ils me croyaient morts, et quel était le secret entourant ma naissance ! Elle jurait qu'elle, elle ne m'abandonnerait pas !

Âgé de vingt-six jours, j'avais enfin trouvé une famille en ayant changé trois fois de mains.

En lisant ces lignes, tu pourrais croire qu'à ce point de mon histoire, j'allais couler une vie peinarde et recevoir une éducation digne de ce nom, entre petits trafics et aventures dans les pays chauds. Mais pour d'obscurcs raisons, dans lesquelles j'hésite à ne voir que les caprices du hasard, la promesse d'un abri sûr tourna court.

Après avoir passé sans encombre le canal du Mozambique, le bateau fut attaqué par des pirates au large des côtes de Tanzanie, abordage au cours duquel mes parents adoptifs perdirent la vie.

Le chef des pirates, un certain T'izouin Sépulcre, m'a brinquebalé dans plusieurs expéditions en compagnie de deux nourrices noires aux seins gorgés de douceur, dont je sens parfois encore la chatouille sur mon nez, mêlée à l'odeur de la poudre.